

L'ARBRE JAUNE

Le voyage durait depuis toujours. Le vaisseau traversait les interminables étendues glacées du cosmos, protégeant entre ses flancs sa précieuse semence. Exode, fuite ou exploration ? C'était oublié quand survint l'incident. Les délicats sens de la nef furent trompés par le réseau qu'ils détectèrent. C'était quelque chose d'inédit, d'imprévisible. Sur sa trajectoire un entrelacs de branches gigantesques unissait des mondes envahis par une végétation débordante. Cela emplissait l'espace dans toutes les directions, affolant les délicats gyroscopes. Devant l'emballement des équipements, un système de sécurité entra en fonction, mettant fin à la panique des automates. Immédiatement, il prit la décision que des concepteurs oubliés lui avaient imposée en pareille circonstance, et ranima deux des passagers de la nef.

Ceux-ci furent à l'origine de toutes les légendes. Ils découvrirent l'in vraisemblable vision qui s'offrait à eux et décidèrent de mettre un terme à leur errance, éblouis par ces terres reliées entre elles par d'incroyables bras végétaux. Ils guidèrent la nef entre des rameaux monstrueux, dans la contrée céleste la plus étrange qui soit, inondée par la lumière de trois soleils. Ils ressentirent d'emblée un attrait irrésistible pour cet archipel planétaire qui jouait avec les couleurs du spectre. Il s'étendait dans toutes les directions, au gré de vrilles sinueuses insensibles au vide et au froid. Chaque monde était retenu par cet arbre invraisemblable qui les enserrait de ses bras colossaux, monstre tentaculaire lancé à l'assaut de l'infini.

Cette suite de globes ainsi soudés entre eux les émerveilla. Fascinés par la beauté et la grandeur de ce spectacle, ils laissèrent leurs regards se perdre dans le dédale chaotique d'une jungle pendue entre les étoiles, peut-être grouillante de vie. Ils contemplèrent les surfaces contrastées des astres, aux nuances perpétuellement renouvelées par les soleils. Des plaines couvertes de fleurs géantes visibles depuis le vaisseau étaient léchées par des océans émeraude. Ils imaginèrent la nouvelle humanité qui irait de terre en terre le long des troncs noirs parsemés d'épines grandes comme des montagnes. Une floraison vigoureuse s'y enroulait et il était saisissant de voir des guirlandes éclatantes de couleurs épanouies dans le vide. Ici, la vie était partie à la conquête de l'univers. Peu à peu elle engloutirait les ténèbres, peut-être même capturerait-elle les étoiles, les enserrant dans de vertes cages.

Une étincelle perça l'obscurité pour ne briller qu'un instant. La nef, emportant sa fragile cargaison, chuta vers un des mondes offerts sous elle.

C'était il y a longtemps, et l'histoire des premiers colons n'est plus qu'un souffle léger dans la mémoire des peuples. Mais il subsiste, ombre parmi les ombres, le souvenir empreint de tendresse du couple originel, Alquamine et Atral.

La peur sapait ses dernières forces. Épuisé, à bout de souffle, les yeux noyés de larmes, il regardait avec rage la haute silhouette de l'Arbre Jaune emplir l'horizon. Son ombre s'épaississait, noyant dans le gris les teintes rutilantes des fleurs géantes que l'air chaud berçait mollement à leurs bases. Il savait qu'il risquait de ne jamais atteindre les racines pour en entamer l'ascension. Épongeant la sueur qui troublait sa vue, il considéra l'étendue rousse de la savane, et finit par y distinguer un faible et lointain nuage de poussière. Il serait bientôt rejoint. Son esprit, comme par malice, lui renvoyait l'écho du feulement des Rôdeurs. D'ici peu, une mâchoire mettrait un terme à son existence. Le cœur battant à tout rompre, haletant, désespéré, il se redressa. Sans doute son parcours s'achèverait-il ici, mais il ne succomberait pas passivement.

Ranimée par la fatigue et la peur, la colère s'empara de lui, chassant toute autre pensée, lui insufflant une force nouvelle.

Il reprit sa fuite, véritable automate, sautant, courant, rampant même, sous la fournaise des trois soleils. Lentement la raison le quittait, substituée par un délire coloré dans lequel les trois astres l'encourageaient sous la forme de visages féminins aux chevelures aveuglantes. Possédé, tendu vers un seul but, il jeta dans sa course ses dernières forces, atteignit sans même en prendre conscience la lisière de la savane et plongea littéralement dans les hautes herbes qui lui succédaient.

Les fauves ne s'aventuraient jamais dans la *sterrada*.

Au soir, la lune Corail éclaira de ses rayons orangés la clairière où l'homme se reposait, jouant avec des ombres fugitives. Une faune curieuse observait l'intrus puis regagnait craintivement la protection des fourrés au moindre mouvement. Le matin venu, des séries d'empreintes témoignaient de cette curiosité nocturne. Réveillé, l'homme se redressa. La chasse avait pris fin et il s'en était fallu d'un cheveu que tout ne se terminât à jamais pour lui. Il se sentait brisé, rompu par la course qu'il avait entreprise, mais heureux d'être libre et vivant. Il avait choisi de se perdre dans les vastes solitudes des prairies, d'embrasser une existence solitaire, de se fondre dans la nature pour y trouver l'harmonie. Il n'était pas misanthrope, mais une irrésistible attirance pour les horizons sans fin l'avait poussé à s'éloigner des siens afin de donner un sens à son existence. Néanmoins, il devait rester prudent et tirer la leçon de cet épisode. Il ne pourrait être dévoré qu'une fois, mais ce serait hélas la bonne !

Il survivrait en mangeant des racines ou les fruits savoureux que l'on trouvait en abondance. Une infinie variété de plantes rivalisait de couleurs et de parfums pour attirer les créatures indispensables au transport des pollens. Il savait qu'il ne mourait ni de faim, ni de soif. Les pluies fréquentes déposaient au creux des feuilles, larges comme des huttes, le précieux liquide que l'alternance des éclaircies ne suffisait pas à évaporer en totalité. Après l'épreuve de la poursuite – il se maudissait encore de s'être fait piéger aussi bêtement – une lueur de joie brillait dans son regard : la réalisation de son rêve était désormais possible !

Il contempla la fantastique silhouette de l'Arbre Jaune qui hissait sa masse impossible à l'assaut du ciel. Il pensa que ses racines devaient fouiller la planète jusqu'en son cœur pour pouvoir nourrir et supporter un tel colosse. Il en était proche maintenant, et c'est dans le désordre de ses branches qu'il trouverait ce bonheur, cette idée à la source de cette soif de plénitude, de communion avec le monde.

Les siens avaient veillé à son épanouissement, et maintenant il suivait son destin. Il y avait bien sûr des formes de vie hostiles, des obstacles en travers de son chemin, mais cela ne participait pas du mal. Il avait appris à partager ; non à accaparer, à accepter ; non à dominer.

Il n'était pas difficile d'escalader un Arbre à Lune. Les racines surgissaient du sol comme d'immenses fleuves pétrifiés et prenaient majestueusement de la hauteur. Puis, elles fusionnaient en un tronc fabuleux dont les sinuosités entaillant l'écorce étaient autant de chemins. Au fur et à mesure que l'on grimpait, les sens étaient contrariés par l'influence grandissante de l'Arbre sur l'environnement. Une gravité intrinsèque se substituait à celle de la planète, provoquant dans la zone d'interaction des vertiges et une perte de repères. S'élevait-on ? Marchait-on ? On pouvait consécutivement croire que l'on portait son regard vers le haut ou vers l'horizon – ce qui n'allait pas sans malaises. L'air aussi se partageait entre deux mondes. La saveur de l'atmosphère retenue par l'Arbre était à nulle autre pareille, et une délicieuse impression de légèreté facilitait la course. Le sol de la planète se fondait

avec la voûte céleste, colorant d'une palette verte et ocre les ramures géantes qui s'ouvraient dans l'espace.

Le spectacle le fascinait. La puissance de la construction et sa beauté composaient un tout inégalable. Cela participait du bonheur que de contempler cette masse sereine et écrasante jetée entre plusieurs astres. Des créatures solidement caparaçonnées creusaient des galeries dans le bois noir du tronc, indifférentes à son passage, et il savait que des boyaux s'étiraient au cœur de l'Arbre, parasité d'un monde à l'autre.

Il monta lentement, se familiarisant avec le décor qui l'entourait. Des branches maîtresses naissaient à intervalles réguliers, partant à la conquête du ciel. Allant de l'une à l'autre, il découvrit enfin, après de longues heures d'ascension, lovée au creux du tronc, un vallon aux tons apaisants. Un sentiment de sérénité l'emplit, refoulant la fatigue. Cette étendue, offerte à son regard, concrétisait en partie ce qu'il espérait confusément. Elle abritait une colonie d'oiseaux chatoyants et bruyants, courroucés par sa présence. Des sillons dans l'herbe trahissaient la présence de vers dont l'unique but était de tondre à jamais des prairies sans fin. Il savait que leur lait, riche, suffirait à le nourrir; à condition qu'il parvienne à traire cet animal de plusieurs tonnes.

Quelle serait sa vie ? Allait-il élire demeure ici, s'aventurant sur les branches alentours, jusqu'à l'extrême limite du possible, là où la gravité défaillait et peinait à retenir une atmosphère ténue ? Rencontrerait-il quelques-uns de ses semblables, attirés comme lui par une existence d'ermite ? Il était là, au-dessus des terres, dans un espace intermédiaire où le sombre du ciel se disputait avec le brun du sol, où l'on devenait alternativement lourd et léger, selon que l'on se rapprochât ou non de la surface de la planète. Le froid de l'espace, si proche, épargnait les environs de l'Arbre. Son projet n'était pas celui d'un bâtisseur. Il ne désirait rien laisser derrière lui. Il aspirait uniquement à goûter à ce qui s'épanouissait tout autour. Il désirait en saisir l'essence : il voulait être certain d'en devenir un élément. C'était une démarche égoïste et bien des hommes ne se posaient pas ce genre de question : ceux qui vivaient rassemblés dans des villes posées aux cœurs des fleurs géantes poursuivaient des buts mercantiles, accumulant, consommant comme s'il s'agissait d'une fin en soi. Un mécanisme absurde qui ne débouchait sur rien. D'autres couraient l'Arbre, passant d'un monde à l'autre, en quête perpétuelle de nouveaux horizons. Des insatisfaits chroniques et éternellement frustrés. Enfin les siens, mystiques, espérant une révélation qui les conforterait dans leur conviction que la vie a une finalité secrète où la mort n'appose pas le mot « fin ».

Il était las. Il pensa qu'il serait très difficile de savoir si la nuit tomberait. L'étreinte de l'Arbre à Lune sur les planètes avait bouleversé depuis des ères l'alternance des jours et des saisons. Les mondes, réunis entre eux, ne disposaient plus de leur libre arbitre. Un ensemble confus orbitait de façon désordonnée autour du système triple. De fait, les nuits totales étaient rares, tout au plus pouvait-on parler d'obscurcissement. Les cycles circadiens n'avaient plus de sens ; mais une horloge biologique mise au point des millions d'années plus tôt, à des millions d'années-lumière de là, fonctionnait toujours et lui imposait un rythme alterné de veille et de repos.

Il se dirigea vers un tertre. La température était constante, et une forme de lumière toujours présente. Il ne disposait d'aucun outil et n'en ressentait nul besoin. Les espèces arboricoles, autant qu'il le sût, ne s'intéresseraient pas à lui, et il pourrait se reposer sans méfiance. Il avait toutefois le sens du confort, et entreprit de se confectionner un nid garni de mousses épaisses et parfumées. La fatigue le dissuada d'aller à la poursuite d'un ver pour y prélever le délicieux breuvage. Il se contenta de quelques fruits, se pelotonna dans son abri et s'endormit presque instantanément.

Le lendemain, il fit une rencontre.

Une pluie soudaine l'avait réveillé en sursaut. Il se leva et se dirigea vers la naissance de la branche la plus proche, à la recherche d'une anfractuosité pour se protéger. Il ne maudissait pas les éléments, conscient d'appartenir à une vaste symphonie et en acceptait les rigueurs. L'averse cessa subitement. Nés de ces précipitations, des ruisseaux glougloutaient de toutes parts, tandis qu'au-dessus de lui des feuilles, alourdies par le poids de l'eau, pliaient et versaient leur contenu en cascades miroitantes. Des arcs en ciel se déployaient en divers points de la vallée.

C'est alors qu'un souffle le caressa, identique à celui d'un grand oiseau qui se poserait, et il sentit immédiatement une présence proche.

Elle était là, dressée derrière lui, lumineuse, souriante. Elle ouvrit ses ailes comme pour le saluer. Il savait que sur ces mondes l'évolution avait poussé l'Homme vers de nouveaux chemins. La créature qui l'observait, un sourire amusé aux lèvres, en était un de ses plus beaux fruits. C'était la première fois de sa vie qu'il rencontrait de si près un être ailé. Ils passaient pour capricieux, attachés à leurs perchoirs, et disait-on, engagés dans une voie qui n'était plus vraiment humaine. Elle était belle... Des formes athlétiques se conjugaient avec des courbes harmonieuses, recouvertes par un large manteau de plumes blanches. Force et volupté, fierté et ironie irradiaient d'elle. Sans nul doute la confrontation, pensa-t-il, serait enrichissante. Elle s'approcha de lui, tendit une main prolongée d'une aile, se saisit d'une des siennes et la porta à ses lèvres.

Il apprécia ce contact, comme si, aveugle, il découvrait la lumière.

— Je suis Alquamine, fille des nuages. As-tu un nom ?

— Atral, parvint-il à murmurer, encore ébloui.

— Tu n'es pas un vagabond, encore moins un commerçant. Tu ne peux donc être qu'un ermite ! D'où viens-tu ?

Il désigna la surface du sol.

— Cela est sans importance. Il est rare de rencontrer quelqu'un sur l'Arbre. As-tu trouvé le bonheur que les tiens recherchent ?

— Je suis mon chemin. Et toi, que veux-tu ?

— La Vérité voyons, fit-elle en souriant, malicieuse, ou bien l'accomplissement si tu préfères. Je profite de l'instant, des privilèges qu'offre le vol et de la surprise qu'une rencontre peut apporter !

— Ma présence te surprend ?

— Oui ! Je n'ai encore jamais croisé d'ermite. Les vagabonds disent que vous êtes fous !

— Ils ne nous comprennent pas, tout simplement. Tu vis ici ?

— Oui.

— Et tu es satisfaite de ce qui t'entoure ? Alors c'est sans doute une forme de bonheur, même si elle me semble bien simple.

— Simple ?

Elle éclata d'un rire cristallin.

— Mes parents enseignent que la vie est source d'émotions, et que celles-ci nous poussent au changement. La stagnation signifie l'ennui. Et l'on meurt d'ennui ! riposta-t-il.

— Non, tu fais erreur. Elle posa sa main sur son bras. Je profite de ce qui m'est accordé et cela me donne de la joie ! Tu es à la poursuite d'un rêve, moi je vis dans la réalité. As-tu connu l'amour ?

— Non.

— J'ai déjà enfanté deux fois. Que faut-il en retenir ? Plaisir des sens ou douleur de l'accouchement ? J'ai goûté aux deux, et si je ne revendique pas la souffrance, je dois convenir qu'elle est de ce monde et qu'on ne peut l'ignorer.

Il trouvait cet échange étrange. Chacun portait sur l'autre un regard nourri d'expériences différentes. Il sentait qu'il l'amusait.

— Aimerais-tu voler ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé.

— Le vol est une bénédiction. Sans lui je mourrai.

— Même si cela m'est impossible, je trouve ma vie merveilleuse. Le monde offre d'autres alternatives.

— Ton approche est élémentaire. Être libéré de la pesanteur relève du plaisir, mais tu ne peux pas comprendre. Vas-tu t'isoler ici, dans l'attente d'une réponse qui ne viendra peut-être jamais ?

— Cet endroit me plaît.

— Je peux t'aider dans ta quête, en te faisant franchir une première étape.

— Laquelle ?

Mais déjà, elle l'enveloppait de ses ailes chaudes et douces, et tout naturellement il trouva ses lèvres.

Il se sentait renaître. A ses côtés, Alquamine eut un léger mouvement des ailes. Il la contempla, lovée dans le nid qu'il avait aménagé, et une sensation de bien-être coula dans ses veines. Sans bruit, il se leva et se dirigea vers une grappe de fruits violets, proche. Ceux-ci s'accroissaient en taille au fur et à mesure que la tige qui les portait s'étirait dans l'espace. Il en cueillit un, gros comme sa tête, et rejoignit sa compagne. Elle avait ouvert ses yeux verts, encadrés de cils longs et fins, et lui souriait. Le moindre mouvement de sa part participait de la grâce. Elle vint se blottir contre lui tandis qu'il partageait le repas. Il recherchait l'harmonie, et il découvrait les facettes chatoyantes de l'amour. L'univers semblait se réduire à eux seuls.

— Atral, pourquoi devrais-je succomber à ton charme ? murmura-t-elle.

— N'est-ce point déjà fait ?

Mais elle le taquinait. Les doigts poissés par le jus du fruit, elle s'amusa à tracer des arabesques sur sa peau.

— Quel dommage ?

— Comment cela ?

— Oui, quel dommage que cet instant soit éphémère, que la roue du temps broie tout dans son mouvement.

— Je ne te croyais sensible qu'à l'instant présent ! Ces idées sont dignes d'un ermite.

— Je sais comment tout s'achève.

Il la serra doucement dans ses bras, cherchant à lui faire surmonter cette minute d'angoisse.

— La mort surviendra un jour, même si la pensée qu'un être disparaisse, précipité dans ce grand gouffre froid, me révolte.

— As-tu l'espoir d'un *après* ?

— Oui et non. Parfois, je ne peux pas imaginer que tout ce qui nous entoure soit l'œuvre du hasard. Pour respirer, l'air ne doit-il pas atteindre un équilibre subtil dans ses proportions ? Nos soleils répandent lumière et chaleur sans excès car ils sont à la bonne distance, mais ils pourraient s'approcher et brûler impitoyablement les terres qu'ils éclairent. A d'autres moments, je chasse cette conviction du déterminisme en me convainquant que pour un milliard d'étoiles qui brillent dans le ciel, seule une a peut-être une probabilité d'abriter la vie, que tout cela relève du hasard, de la conjonction de facteurs aléatoires. Et voici que nous habitons un de ces systèmes singuliers ! C'est la question qui nous brûle : l'Homme court-il en direction d'un but fixé par un Créateur, ou n'est-il qu'un acteur insignifiant, jouant sa petite comédie sur la scène géante de l'univers ?

Mais elle avait chassé ces idées moroses de son esprit, et elle se leva, l'entraînant vivement.

— Viens. Connais-tu nos villes-lumières ?

— Il faut voler pour y parvenir ?

— Mais non, suis-moi ! Elle éclata de rire en le tirant.

Il ne se lassait pas de contempler son corps souple, aux formes épanouies. Il sentait qu'avec elle sa vie basculerait dans une direction qu'il n'aurait pas imaginé quelques heures auparavant. Pourquoi était-il attiré avec une telle force par cette étrange créature ? Et en vérité, elle était étrange à bien des égards, à la fois superficielle et complexe, joyeuse puis mélancolique. Quelque chose en elle l'avait immédiatement transpercé. Son regard, sa fragilité, sa délicatesse ? Sa gaieté sans aucun doute, et puis... Oui, l'amour, ce sentiment incomparable qui éclipse le monde alentour et ne donne plus de relief qu'à l'être désiré. Il était bien vrai que l'amour soit possessif. L'enseignement qu'il avait reçu lui paraissait soudain lointain, dénué d'intérêt, et l'aventure dans laquelle il s'était lancé, futile.

Tandis qu'ils remontaient la pente de la vallée, courant entre des vers indifférents, les trois soleils déclinèrent derrière le tronc majestueux de l'Arbre, favorisant l'apparition soudaine d'une pénombre teintée de rose. Dans cette nuit lumineuse apparut à leurs yeux une colonne multicolore, un ballet d'étincelles chatoyantes. Était-ce vraiment une ville, cette construction hallucinante faite d'un enchevêtrement de branches, avec ses habitants bourdonnants à tous les niveaux, les ailes jouant avec les rayons safranés des astres ?

— Voici ma demeure, murmura Alquamine à son oreille. Sois le bienvenu.

Elle lui serrait la main, et il resta là, étonné et frappé par le spectacle tourbillonnant des êtres ailés qui s'affairaient de toutes parts.

Rompant son hébétude, elle l'entraîna vivement au milieu des siens, à la découverte d'un nouveau monde, d'une autre existence.

— Je porte le nom de la toute première d'entre nous, la fille des étoiles venue sur ce monde à l'aube des temps.

— Nous conservons ce souvenir aussi. Mes parents me disaient que nos ancêtres fuyaient quelque chose.

Ils étaient allongés, l'un contre l'autre, dans une niche taillée dans le fouillis végétal. Des senteurs délicates parfumaient leur refuge, tapissé de tissus colorés, fruits d'un artisanat raffiné. Il avait été accueilli avec amitié, mais sans surprise.

— Tu m'as parlé d'enfants. Où sont-ils ?

— Envolés... s'amusa-t-elle.

— Que feras-tu de moi quand tu seras lassée ?

— Je te cherchais !

Ses mains, chaudes, le caressaient. Il la saisit tendrement et la renversa sur la couche. Ses ailes le recouvrirent et ils ne formèrent plus qu'une seule créature.

— Que pourrais-je t'apporter dont tu serais privée ?

— L'amour et puis autre chose encore. Je suis l'héritière de ma lointaine ancêtre et en cela je suis différente. Je suis plus curieuse qu'insouciante !

— Mauvais calcul. Ton hérité te joue des tours ! Les tiens ont la chance d'être candides !

— Voilà pourquoi je suis heureuse d'être avec toi. Tu sauras m'expliquer, me guider.

— Mais à propos de quoi, et vers où ?

— Regarde !

Elle se leva doucement, se dirigea au fond de l'alcôve et saisit un flacon parmi une myriade d'autres.

— Il contient un philtre. Moi seule sais l'extraire. C'est le sang de l'Arbre, le cadeau qu'il fait à ceux qui l'aiment. Car l'Arbre est notre ami, il nous nourrit, nous protège et parle à qui sait

l'entendre. Lui aussi rêve. Ma mère m'avait confié ce secret qu'elle tenait de la sienne. Peut-être remonte-t-il à ma lointaine aïeule ? Si tu bois ceci, tu quittes ton corps et tu dévales la pente du temps.

— Comment te croire ? L'Arbre posséderait une âme ? Ton philtre est sans doute un hallucinogène : tu ne feras qu'un songe !

— Non, j'y ai déjà goûté ! La consistance de ce qui t'entoure alors n'a rien de virtuelle, je peux te l'assurer. Mais je ne saurais pas t'expliquer pourquoi l'esprit s'échappe de sa prison de chair et se précipite vers l'avenir. J'y ai vu notre rencontre lors d'une première expérience. Quand l'effet cesse, tu réintègres ton corps et ton temps, tout simplement. Le contenu de cette fiole peut révéler à qui en use le sens ultime de sa vie. Accepterais-tu d'entreprendre ce voyage avec moi ?

Elle le regardait, les yeux brillants. Ombre et lumière dansaient sur ses plumes, l'habillant de mille reflets. Elle était irrésistible, et il s'en approcha.

— Buvons tout.

— Parce tu crois que je suis folle ?... Oui ?

— Non, parce que je trouverais peut-être une réponse à une certaine question.

Ils étaient partis très loin. Atral percevait la présence d'Alquamine à ses côtés. Tout, autour de lui, n'était que nuit, à l'exception d'une unique lueur soutenant un combat perdu d'avance face à l'obscurité. Tels de purs esprits, ils glissaient au sein d'abîmes glacés, attirés par ce foyer solitaire. C'était une naine blanche proche de l'extinction et peut-être même l'ultime soleil qui brillât, la dernière source de chaleur dans un ciel irréversiblement noir et froid. Ils avaient atteint les limites du temps, alors que l'univers défaillait. Ils mesuraient l'usure des éléments, la lassitude de la matière, la fin de toute chose. Il y avait eu une aube, et ici, le rideau tombait sur la Création.

Seul le désespoir hantait cet instant. Toute la complexité élaborée par la nature – ou par un maître d'œuvre – n'aboutissait donc qu'à cela : un souffle, un murmure ? Il y avait eu un début et il y aurait une fin. C'était la Vérité, et la vie s'inscrivait entre ces bornes. Le cosmos était à l'agonie.

Ils s'approchèrent de la flamme minuscule qui peinait à repousser les assauts du vide. Elle leur serra le cœur. L'astre jetait ses derniers feux comme un cri. Ils s'élançèrent vers la surface liquide de l'étoile, ivres de lumière. Alquamine plongea la première dans l'océan embrasé. Il la suivit aveuglément, découvrant le maelstrom qui régnait à l'intérieur. Mais les tourbillons qui en agitaient le cœur n'étaient plus ceux de la jeunesse. De grandes zones, qu'il devinait plus froides, parsemaient ce dernier soleil. Des pensées contradictoires l'agitaient : la mort s'habillait de vide, de froid et de nuit, quand la vie s'exprimait dans le vent, la chaleur et la lumière. Mais pourquoi l'une devait-elle l'emporter sur l'autre ? Que ferait le néant de sa victoire ? L'œuvre la plus aboutie de l'évolution, la vie, n'avait pu s'épanouir que grâce à la démesure de la scène cosmique. Il semblait cependant que rien n'ait jamais été voulu, et aucune rédemption n'était à espérer.

Atral devinait que la justice ne serait pas rendue à l'issue des Temps : il n'existerait ni géhenne ni paradis. Nul ne serait récompensé ou puni pour ses actes.

Aucun mort ne se relèverait pour rejoindre le jardin merveilleux promis par tant de prophètes. L'univers irait son chemin, sans perspective de salut : aucun souffle divin ne l'animait.

Son fruit le plus précieux restait la vie, ce miracle né du chaos. Plus que jamais, Atral s'éprit de toutes ses formes et cet amour le submergea.

Il partagea ses pensées avec Alquamine, abandonnant l'exploration de cette fin des temps. Bientôt, la flamme de cette étoile chancellerait comme celle d'une bougie et la nuit infinie envelopperait alors les astres figés.

Ils s'arrachèrent au torrent de feu et errèrent à la surface de mondes consumés, jusqu'à ce que prenne fin l'effet du philtre et que leurs esprits retrouvent leurs lointaines demeures.

A l'issue de leur transe, les yeux dans les yeux, ils se serrèrent tendrement. Leurs sens étaient affolés par les parfums répandus dans l'air. Les bruits extérieurs produits par l'agitation du peuple d'Alquamine contrastaient avec le silence et la désolation qu'ils avaient contemplés, et qui les étourdissaient encore.

C'était la vie qui jaillissait autour d'eux, avec ses couleurs, le chant du vent dans les feuilles, les rires des enfants.

La douce chaleur d'un rayon de soleil caressa leurs corps.

— Je songe à mon ancêtre. Elle sortait de la nuit lorsqu'elle découvrit notre monde. Peut-être ressentons-nous aujourd'hui le même soulagement qu'elle ?

— L'avenir que nous avons visité ne nous concerne pas. Il n'est pas humain. L'Arbre nous protège et son message est clair : la vie est le bien le plus précieux.

Dehors, la lumière baignait d'ocre les frondaisons géantes d'où pendaient, telles des perles, des fruits ronds autour desquels s'agglutinaient les aériens. Des nuages se formaient soudainement, puis se condensaient en averses subites. Atral saisit la main d'Alquamine. Il se sentait heureux à ses côtés. Quand sonnerait l'heure de sa fin aucune main céleste ne l'arracherait de son tombeau. Joies, peines, souvenirs, souffrances et même l'amour seraient engloutis à jamais. Il considéra le monde autour de lui, fabuleux et fragile.

Trempe par la pluie, il entraîna sa compagne vers la vallée de leur rencontre.

Elle était belle !

Il avait fallu qu'il approche la fin des temps pour recevoir la révélation qu'il cherchait : Alquamine était devenue sa raison de vivre.